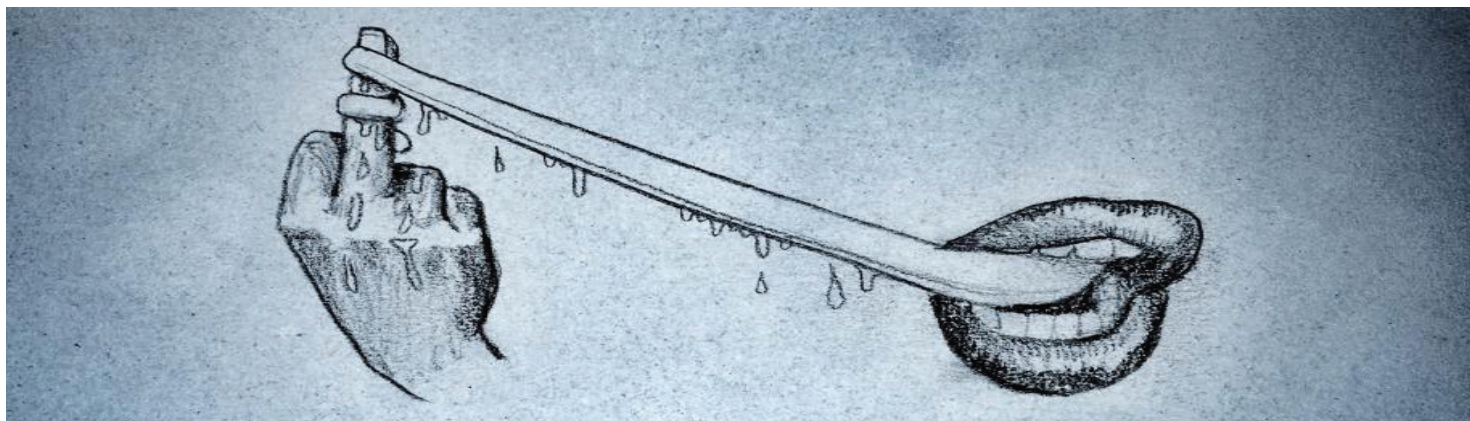


LE

G.A.M.M.A.

VOLUME 1 // NUMÉRO 1

LUNDI 2 NOVEMBRE 2015



ON EST EN GRÈVE! (ou presque)

Par Olivier Grenier

À l'Assemblée générale de grève de l'AGEFLESH du 29 octobre dernier, de nombreuses dates ont été proposées en vue de faire la grève et participer au mouvement social qui ébranlera le Québec dans les prochains mois. Il n'y a finalement que la date du 5 novembre qui a été retenue comme journée de grève.

En quoi s'engager davantage dans la grève aurait-il été pertinent? Faire la grève est un moyen de forcer le gouvernement à écouter les revendications des étudiantEs en lui faisant perdre des sous (car Dieu sait qu'il tient à ceux-ci) en retardant l'arrivée de multiples cohortes d'étudiantEs sur le marché du travail, en obligeant le gouvernement à verser de l'argent supplémentaire aux enseignantEs pour la reprise des cours manqués et en

permettant aux étudiantEs de participer aux manifestations en vue de déranger l'ordre social.

Depuis son arrivée au pouvoir, le gouvernement libéral de Philippe Couillard a entrepris des coupes importantes dans les systèmes publics d'éducation et de santé du Québec. Faire la grève, c'est dénoncer ces mesures et promouvoir, d'après l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSE), **une lutte contre « toute forme de mondialisation qui entérine la prédominance du profit sur le bien-être de la population »**.

Le mouvement étudiant dépasse donc les intérêts de la communauté étudiante. Il vise à améliorer les conditions de vie de l'ensemble de la société, aujourd'hui autant que demain. En votant plus massivement pour la grève, nous aurions joint notre voix à celles des membres du système d'éducation, du système de santé et des citoyens

qui en ont ras-le-bol de faire les frais d'un gouvernement vendu aux banques et aux entreprises. Il est cependant nécessaire d'aller au-delà du simple vote de grève et de participer aux manifestations afin qu'elle ait un impact important. Notamment, le 5 novembre prochain, une manifestation organisée par l'ASSE aura lieu à Montréal à compter de 13h00 au Parc linéaire de la Commune. Un service d'autobus sera assuré par l'Association étudiante du Cégep de Sherbrooke (AECS). Les autobus se trouveront devant le pavillon 2 du Cégep de Sherbrooke et quitteront le campus à 10h30 le matin. Il est possible de s'inscrire en personne au local 2-21-110 du cégep ou à l'adresse suivante : https://docs.google.com/forms/d/1bvev-ROJXd4rp8aAp28jD-waOpV_aJc1-Xf-vyoMxdh0/viewform?c=0&w=1

Venez manifester en grand nombre pour dénoncer les mesures d'austérité du gouvernement Couillard !

ENVOYEZ-NOUS VOS ARTICLES

JOURNAL.GAMMA@GMAIL.COM



La grève à l'heure de l'instantané

Par: Joël Paradis-Lavallée

Salut à toi cher membre et autre lecteur/lectrice potentiel/le (content de te voir ici !),

Je voudrais d'abord féliciter ceux qui ont choisi de lire mon petit brin de chronique malgré le titre qui fait peur : la GRÀVE. Parce que oui, qui dit session d'université sous austérité, dit assemblé et vote de grève. Maintenant, j'ai envie de parler d'une critique que j'entends fréquemment autour de moi : les AG, c'est trop long, y'a des interventions non pertinentes pis on perd notre temps.

Il y a quelques semaines, j'ai vu passer un article satirique disant qu'on allait permettre le vote par Tinder à l'Assemblée générale de l'AGEFLESH. Je crois qu'il y a beaucoup de liens à faire avec la critique énoncée plus haut. Aujourd'hui, beaucoup de choses sont instantanées. On a l'Internet super-boost-haute-vitesse. On change de point d'attention aux 5 minutes, on procrastine avec 45 onglets différents. Pis bien sûr, quand on n'est pas satisfait, on swipe à gauche. C'est donc pas surprenant qu'une certaine frange d'étudiants veuille « se pointer 5 minutes pis voter sur la grève ».

Cependant, y'a un petit problème : la démocratie c'est une idée qui existait bien avant Tinder et l'Internet. Et, pour qu'elle fonctionne bien, ça prend du temps. Même si ça inclut des interventions que certain(e)s considèrent non pertinentes, faut réfléchir : faut-il empêcher ces interventions parce que certain(e)s les considèrent comme non pertinente? Parce que si on part du principe que chaque voix est égale, on doit s'y tenir. Même si ça inclut des longueurs. Parce que présentement, beaucoup de gens cul-

tivent l'idée que c'est bien de « se pointer aux 4 ans cinq minutes pis voter ». Entre vous et moi, ça fonctionne bien comme idée? La situation au Québec vous satisfait? Vous trouvez que le système électoral vous représente bien?

Bref, je résumerais comme ceci : certaines choses méritent qu'on y investisse temps et énergie et la politique (étudiante, provinciale ou nationale) mérite ça. Si l'implication directe ne vous attire pas, c'est correct, mais à tout le moins, c'est essentiel de s'informer parce que, comme disait un de mes enseignants d'histoire au secondaire, : « si tu t'occupes pas de la politique, c'est la politique qui va s'occuper de toi ! ». Bonne journée pi oubliez pas de vous informer et d'aller aux AG!

T'as l'droit d'être étudiantE, t'as le droit d'être étudiantE, t'as le droit d'être étudiantE, mais on a l'droit d'faire notre devoir!

Par Samuel Dupuis

Si vous avez déjà entendu les mots «étudiantE» ou «droit» ou «devoir», vous êtes à la bonne place! (ou pas) Le texte que vous êtes en train de lire, ou à la veille d'arrêter de lire, va parler de la Charte de Grenoble, donc des droits et des devoirs de l'étudiantE.

En 1946, juste après l'histoire avec les nazis, y'a une gang de françaisEs qui a décidé d'écrire une charte (à Grenoble, d'où son nom), parce qu'elle considérait que les étudiantEs avaient un statut particulier dans la société et cette même gang de françaisEs voulait être considérée comme n'importe quel autre corps de métier. Ce texte-là va donc faire le tour des articles

de la charte pour les décortiquer un peu. (Juste de ceux que je trouve particulièrement pertinents, en fait) Si jamais vous vous demandez quel lien ça peut bien avoir avec vous autres, je confirme que c'est une question très légitime. En fait, les associations étudiantes québécoises, qui se sont développées avec l'arrivée du Rapport Parent, sont basées sur le modèle de la Charte de Grenoble. Plus encore, cette même charte a grandement contribué à l'expansion du mouvement étudiant en général, ainsi qu'à la prise de conscience du rôle de l'étudiantE au sein de la collectivité.

Article 1 : L'étudiant est un jeune travailleur intellectuel. Cette phrase est la base qui a permis de construire la réflexion qui sous-tend les autres articles. Pour le bien de ce texte, et parce qu'en général les gens aiment bien ça la cohérence, je vous invite à accepter comme vrai ce premier article. Les autres articles se concentrent sur la conceptualisation de «jeune», de «travailleur» et de «intellectuel». Comme je considère la partie sur le «jeune» moins d'actualité, je vais tout simplement la sauter pour passer à la suivante.

Article 4 : En tant que travailleur, l'étudiant a droit au travail et au repos dans les meilleures conditions et dans l'indépendance matérielle, tant personnelle que sociale, garanties par le libre exercice des droits syndicaux. Donc si jamais vous avez déjà entendu parler de syndicat étudiant, eh bien ça sort de la Charte de Grenoble (très précisément de cet article-ci de la charte). Les syndicats ont pour but de défendre et représenter les travailleurs et travailleuses d'un même secteur de travail. Pour prendre un exemple au hasard, on pourrait parler de la FLSH, comme étant notre «secteur de

G.A.M.M.A. // Vous avez jusqu'au 20 novembre 2015 pour envoyer vos articles à paraître dans le prochain numéro du journal G.A.M.M.A.

travail». Si on était complètement fous et folles, on pourrait même faire semblant que l'AGEFLESH est notre syndicat.

Article 5 : En tant que travailleur, l'étudiant a le devoir d'acquérir la meilleure compétence technique. C'est à partir d'ici que le tout commence à se corser. La meilleure compétence technique... Pour respecter ce devoir-là, il faudrait clairement commencer par se demander : c'est quoi la compétence technique qu'il faut développer à l'université? Dans un monde où la performance est une des choses les plus valorisée, ça devient difficile de dire : « j'm'en criss d'avoir des A+, je suis à l'uni pour développer ma réflexion. » Pour être objectif, et rigoler un peu, on va prendre la mission que l'UdeS nous donne sur son site : « *L'Université de Sherbrooke se consacre à la formation ouverte, à la promotion du savoir critique et à la quête de nouvelles connaissances par l'enseignement, la recherche, la création et l'engagement social* (a. 3). C'est bien dit hein ? Ç'a l'air gentil tout ça. C'est juste que quand les étudiantEs de l'AGEFLESH (le syndicat) se votent un mandat de grève en utilisant leur *savoir critique* dans le but de *s'engager socialement*, cette mission-là ne semble plus tenir... Je considère que c'est une des chose la plus importante de la charte, le devoir d'acquérir la meilleure compétence possible, non seulement en tant que travailleurs/travailleuses, mais aussi en tant qu'individus. L'université, à mon sens, est juste un maudit bon moyen de nous développer de ce côté là et nous permet, à la fois de toucher à plusieurs domaines, mais également d'en approfondir un.

Article 6 : En tant qu'intellectuel, l'étudiant a droit à la recherche de la vérité et à la liberté qui en est la condition première. Bon, ça c'est intéressant pour vrai ! Le droit d'assister à ses cours dans les conditions pédagogiques propices à l'éducation. On peut tous et toutes reconnaître le ou la scab qui dort en nous quand on lit ça, hein ? Je con-

sidère en effet que c'est l'un des droits nécessaires et fondamentaux pour évoluer en tant qu'étudiantE. L'AGEFLESH (le syndicat) est en processus judiciaire concernant une question qui ressemble fortement à ça. Je pense qu'il n'y a pas juste une « apparence de droit » (termes employés pour accorder une injonction) d'aller à ses cours, et ce dans un climat adéquat. Le seul problème avec ça, c'est que rechercher la vérité ça se fait pas juste dans un cours le lundi matin. Je pense fondamentalement que pour chaque individu cette recherche est différente, et c'est nécessaire qu'elle le soit. Peut-être que pour certain rechercher la vérité c'est aussi de faire des actions directes, radicales ou non, dans le but de faire tomber l'État, ou au moins de le modifier, parce que peut-être que y'a du monde qui croit pas en ça le concept d'État? Mais ce droit de « l'intellectuel » est quand même régit par un devoir qui me semble aussi, sinon plus, important et je crois que c'est nécessaire de faire ce devoir avant d'avoir le droit qui vient avec.

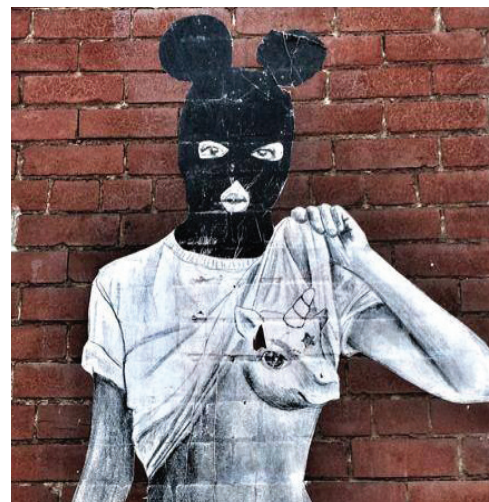
Article 7 : En tant qu'intellectuel, l'étudiant a le devoir : d'une part de définir, propager et défendre la vérité, ce qui implique le devoir de faire partager et progresser la culture et de dégager le sens de l'Histoire. Mais également de défendre la liberté contre toute oppression, ce qui, pour l'intellectuel, constitue la mission la plus sacrée. Ha ! « Faire progresser la culture », « défendre la liberté contre toute oppression ». C'est pas pire hein? « Contre toute oppression ». Peu importe dans quel pan de la société, pas seulement quand on parle de frais de scolarité, ou des autobus de la STS. On aurait donc le devoir de défendre tous les groupes d'individus de la société, tout simplement parce qu'on sait.

Effectivement, je pense qu'on fait partie (ou devrait faire partie) des personnes les plus critiques de la société. Pas juste

parce qu'on chiale pour rien, mais bien parce qu'on baigne jour après jour dans une piscine bien pleine d'expériences tirées de l'histoire et qu'on ne veut pas qu'elles se reproduisent. On passe notre temps à aiguïser notre pensée critique et je pense qu'il faut s'en servir dans le concret, pas juste pour les travaux de session. Bien entendu, comme nous sommes en sciences humaines, cela inclus le fait de faire partie de programmes de pelleteux et de pelleteuses de nuages et d'être des sciences molles. Par contre, ça inclus aussi le fait qu'on passe nos journée à parler de la femme et de l'homme, de voir par où l'humanité est passé, quelles ont été les évènements/pensées marquants. Ça inclus aussi le fait qu'on fasse peut-être bien dans la catégorie de gens les plus informés et les mieux placés pour se positionner sur les enjeux sociaux.

On a des droits en tant que jeunes travailleurs et travailleuses intellectuelLES, mais on a également des devoirs. Pour ce qui est des moyens de faire nos devoirs, c'est une tout autre question. Mais comme on fait tous et toutes parties d'un syndicat étudiant, ça serait peut-être une bonne chose qu'on s'en serve?

(Si jamais la Charte de Grenoble vous intéresse pour vrai, vous pouvez même aller sur le site de l'UNEF (Union Nationale des Étudiants de France))



LE

G.A.M.M.A.



Élections et devoir citoyen

Par: Vincent Beaulieu

Le 19 octobre dernier, j'ai agi de manière responsable et j'ai fait mon devoir citoyen.

Depuis 2013, j'éprouve une apathie par rapport à la politique (fédérale et provinciale). Pour cause, j'ai vécu (comme bon nombre de personnes) la grève de 2012 et j'ai été profondément déçu de son issue: une hausse éternelle des frais de scolarités, une loi 12 très partiellement abrogée (jusqu'à sa fin), des règlements municipaux presque pires que la loi 12 en terme de droits d'expressions, voir les mêmes politiques d'austérité être mises de l'avant par la nouvelle administration et surtout la mort d'un mouvement où la contestation du gouvernement était permise (merci M. Couillard de rendre votre contestation possible depuis 2014 du fait que vous n'êtes pas le PQ).

Ce découragement est doublé d'une remise en question de notre système électoral et décisionnel. Je ne m'étalerai pas sur l'ensemble des raisons pour lesquelles je considère que de grands changements sont nécessaires, car tel n'est pas le sujet de mon article (une autre fois peut-être). Néanmoins, attardons nous à un aspect du système que l'on méprend pour une démocratie (certes, il comprend un élément démocratique: le vote, mais ce n'est pas suffisant pour en faire une démocratie tel que vécu en Grèce antique). Ah, les élections, cette pratique enivrante qui mobilise une quantité incroyable d'énergie (et de temps dans le cas qui nous concerne). Elles permettent au peuple de sentir qu'il a un rôle à jouer dans les décisions prises par son pays. Elles permettent de mettre à la porte une administration au profit d'une autre. Elles permettent aussi de mettre en poste des gens qui vont prendre les décisions à notre place (parce que la politique

c'est bien trop complexe pour de simple genses comme nous). Bref, tant que ce système nous satisfait, tout va bien. Mais qu'arrivetil lorsque ce n'est jamais le parti pour qui l'on vote qui obtient le pouvoir, ou quand c'est systématiquement le parti que l'on ne veut pas qui obtient le pouvoir, ou même pire: quand aucun parti ne mérite notre appui... TAM, TAM, TAM (effet dramatique)...

Il semble que la seule option est d'user de stratégie afin de diminuer les dégâts. Cependant, le problème avec les stratégies en élections est que si vous êtes la seule personne à l'appliquer, ça ne change rien. Mais comment savoir si personne ne fera comme vous lors du jour fatidique? On ne peut le savoir avec certitude (Vous pouvez insérer des effets dramatiques ici aussi si vous les jugez pertinents)!

Pour ma part, je préfère être conséquent et cohérent avec mes valeurs et mes idées, c'est pourquoi j'ai choisi la stratégie positive d'opter pour le mieux, c'est à dire de ne pas donner ma voie à personne (je dois la porter moi-même dans la rue de toute façon) et encore moins à un système en lequel je ne crois pas. Il s'agit bien d'une stratégie car le vote est la seule légitimité du pouvoir en place, et si personne ne vote il n'y a pas de légitimité. J'ai donc été un citoyen responsable puisque je n'ai pas fait preuve d'hypocrisie et j'ai choisi un changement positif pour ma société. Suisje dans la même gang que les personnes qui ne savaient même pas qu'il y avait une élection? Oui, de la même manière que quelqu'un qui vote blanc se retrouve avec ceux et celles qui sont incapables de remplir une seule case du bulletin, de la même manière que quelqu'un se retrouve avec un xénophobe raciste car il a voté Bloc pour donner la balance du pouvoir au Québec, de la même manière que quelqu'un se retrouve avec un sioniste néo-libéral car il vote pour le NPD, de la même manière que

quelqu'un se retrouve avec un lobbyiste du pétrole alors qu'il a voté pour le PLC afin de se débarrasser de cette industrie, et de la même manière que quelqu'un se retrouve avec un conservateur parce qu'il a voté conservateur... hum.



Pourquoi le féminisme en 2015?

Par Raphaëlle Paradis-Lavallée

Salut à toi qui te dis : *Hein quoi? Féminisme? Quel anachronisme! Aujourd'hui, nous sommes égaux.* Autrement dit, pourquoi le féminisme en 2015? Parce que t'sais que les femmes québécoises ont maintenant le droit de posséder une maison, de divorcer, de voter, d'être élues. Mais savais-tu que, lorsque les féministes parlent de l'oppression des femmes, elles parlent d'abord et avant tout de pouvoir? Or, dans notre monde supposément égalitaire, le pouvoir appartient toujours en majorité aux hommes. À ce sujet, examinons les faits.

- En termes de pouvoir **politique**, les femmes continuent d'être minoritaires au Québec: elles ne représentent que 27,2% des députées¹, que 30,77 % des ministres², que 17,3% des maires³ et que 32% des conseillers municipaux.
- Le pouvoir **économique** appartient toujours en majorité aux hommes : seul 30% des entreprises sont détenues par des femmes⁴, leur revenu annuel moyen correspond à seulement 67% de celui des hommes⁵, elles ne représentent que 19,8% des administrateurs de Conseils d'administration d'entreprises⁶ et ne constituent que 7,73% des plus hauts dirigeants des 100 plus grandes entreprises québécoises cotées en Bourse⁷.

LE

G.A.M.M.A.

- Le pouvoir **judiciaire** est également majoritairement masculin : seul 32% des juges à la Cour supérieure⁸ et 17% à la Cour d'appel⁹ sont des femmes, et elles ne représentent que 31,44% des juges au Québec dans des tribunaux fédéraux¹⁰.
- En ce qui concerne le pouvoir de la **force**, les femmes demeurent encore et toujours minoritaires : elles ne constituent que 21,4% des effectifs de la Sûreté du Québec¹¹ et que 30,98% de ceux du SPVM¹².

Ainsi donc, les femmes, qui composent la moitié de la population, sont loin de détenir la moitié du pouvoir. Or, je ne sais pas pour toi, mais lorsqu'un groupe détient de 65 à 100% du pouvoir que l'autre groupe doit subir, je ne qualifie pas cette situation d'égalitaire.

Alors, tu te dis peut-être : *mais Raphaëlle, si les lois n'empêchent pas les femmes d'aller en politique, de rejoindre les forces policières, de devenir juges ou de créer leurs propres entreprises, rien ne les empêche d'y aller! Donc, c'est leur faute si elles ne veulent pas.* Mais non,

te dis-je, puisque c'est la structure sociale qui les en empêche. Cette question pourrait être discutée – et mériterait de l'être – dans des pages et des pages. Je dirai toutefois en quelques mots que la socialisation, l'apprentissage social selon le genre, crée des normes distinctes pour les hommes et les femmes et nous incite à agir conformément aux attentes liées à notre genre. Ainsi, les fillettes sont poussées dès leur plus tendre enfance à être douces, gentilles et tournées vers les besoins des autres, tandis que les garçons sont éduqués à foncer, à être des leaders et être plein d'assurance.

D'une part, il s'agit d'un problème puisque les caractéristiques associées à la féminité (douceur, gentillesse, etc.) ne poussent pas du tout à la prise de pouvoir, alors que c'est le cas de celles liées à la masculinité (force, assurance, etc.). Comment les femmes pourraient-elles prendre le pouvoir, alors que le modèle qu'on leur présente mène à la soumission? D'autre part, les stéréotypes de genre contiennent une dimension normative qui peut mener à de la discrimination puisqu'on considère que les gens devraient ou ne devraient pas agir d'une

façon spécifique selon leur genre¹³. Si les membres d'un comité de sélection jugent qu'un emploi nécessite du leadership et de l'audace, des caractéristiques typiquement associées à la masculinité, ils n'embaucheront probablement pas de femmes puisqu'elles ne correspondront pas à notre vision collective de ce qu'est une personne audacieuse et ayant du leadership. Comment des individus pourraient-ils donner spontanément le pouvoir à une femme qui agirait de manière contraire aux stéréotypes alors que son comportement les dérange et les choque?

Il est donc nécessaire de lutter sur deux fronts. D'abord, amener les femmes à se voir elles-mêmes comme des leaders tout aussi capables d'assumer le pouvoir que les hommes afin qu'elles le prennent. Ensuite, amener la société, c'est-à-dire chacune et chacun d'entre nous, à considérer les femmes comme fortes et capables afin d'éliminer les stéréotypes et la discrimination qui font obstacle au pouvoir féminin. Alors peut-être me diras-tu : *c'est bin beau ça, Raphaëlle, mais comment on fait ça?* Bingo! C'est là toute la question et c'est pourquoi il nous faut le féminisme en 2015.

Références //

¹ <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/statistiques-deputes.html>

² <http://www.assnat.qc.ca/fr/patrimoine/ministrescabinets.html>

³ <http://www.umq.qc.ca/grands-dossiers/femmes-et-gouvernance-locale/>

⁴ http://www.economie.gouv.qc.ca/fileadmin/contenu/publications/etudes_statistiques/entrepreneuriat_pme/entrepreneuriat_feminin_statistique.pdf

⁵ <http://www.scf.gouv.qc.ca/fileadmin/publications/egale-a-egal.pdf> p. 22

⁶ <https://www.csf.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/les-femmes-dans-les-c-a-des-entreprises-quebecoises.html>

⁷ <http://www.lesaffaires.com/strategie-d-entreprise/management/les-femmes-sont-rares-dans-l-antichambre-du-pouvoir-au-quebec/518316>

⁸⁻⁹ <https://www.barreau.qc.ca/pdf/medias/positions/2011/20110223-magistrature-diversifiee.pdf>

¹⁰ http://www.cba.org/ABC/conf_women_f/Women_Newsletters2013/PrintHTML.aspx?DocId=51292

¹¹ <http://www.sq.gouv.qc.ca/mission-et-services/organisation/effectifs-ressources-sq.jsp>

¹² <http://www.spvm.qc.ca/fr/Pages/Decouvrir-le-SPVM/Nos-effectifs/Les-policiers>

¹³ Bobbitt-Zeher, D. (2011). Gender discrimination at work: Connecting gender stereotypes, institutional policies, and gender composition of workplace. *Gender & Society*, 25(6), 764-786.



Why the fuck G.A.M.M.A. !?

Par: Hélène Laramée et Vincent Beaulieu

G.A.M.M.A

(Guet des Activités des Mouvements Marginaux et Anarchistes)

Guetter des marginaux et anarchistes en mouvement; tel était le but de l'escouade rattachée à la division du crime organisé du Service de Police de la Ville de Montréal créée à la fin de la première décennie des années 2000. Notez ici l'utilisation du mot « crime », rattachant les activités « guettées » à des activités maintenant considérées criminelles. L'idée du nom « G.A.M.M.A » pour le journal nous a charmé pour plusieurs raisons, l'une d'elles étant son côté mystérieux. Tel un spectre, l'escouade a hanté les milieux militants et étudiants entre 2011 et 2013. Encore à ce jour, AUCUNE information n'a été diffusé sur le fonctionnement, la structure, ni même la définition des termes vagues employés pour le nom du projet. Seul Pascal Dominique-Legault (doctorant en sociologie) a pu accéder à des documents internes en vertu de la loi sur l'accès à l'information, après deux ans de démarche : « Tous les mouvements marginaux sont dignes de suspicion, et tous ceux qui y participe de près ou de loin. » Mais aucune définition claire et explicite de qu'implique un « mouvement marginal » n'existe, ni de ce que sont les intentions et approches de l'escouade.

Pourquoi le G.A.M.M.A

Voici une définition libre du projet en vertu des termes du nom. Le Larousse nous renseigne sur le terme « guet » de la façon suivant : « Épier quelqu'un, un animal dans l'intention de le surprendre, de s'en saisir : *Le chat guette la souris.* » Ainsi, le prédateur guette sa proie.

L'agent de la paix devient prédateur, le marginal devient proie. « Rester attentif dans l'attente impatiente de l'arrivée de quelqu'un, de quelque chose : *Guetter le facteur, l'occasion.* » On va au-delà du rôle de surveillance, de protection et de prévention des policiers lorsqu'ils se créent une escouade d'appréhension. « Faire peser sur quelqu'un une menace : *L'infarctus le guette.* » Nul autre terme ne peut mieux définir notre feeling actuel que : « *that sounds creepy!* ».

Voyons maintenant ce que Larousse a à nous dire sur le mot « marginal » : « Qui est écrit en marge, dans la marge : *Notes marginales.* » Dans ce contexte, nous en comprenons que les personnes habitants la région plutôt que la grande ville sont plus vulnérables d'être la cible du guet. « Qui a une valeur, un rôle accessoire, secondaire : *Jouer un rôle marginal.* » On comprend que les marginaux n'ont pas besoin du même traitement que la masse puisqu'ils sont secondaire et accessoire. « Qui se situe en marge de la société : *Un métier marginal.* » Bon, vous avez compris le concept; le pouvoir exécutif s'assure que toutes personnes DIFFÉRENTES des autres soient surveillés.

Pour le reste, nul besoin de grande définition : tout ce qui n'est pas inerte est en mouvement. L'activité entend l'action dès qu'elle existe. Nous ne nous attarderons pas à la définition du terme anarchiste, mais simplement à sa fonction, soit une association péjorative aux autres termes « guettés ». Nonobstant la pauvreté de la transparence et de la clarté du projet, en gros ce que l'escouade a fait : ils ont fichés des militantEs et justifié des arrestations lors de manifestations. Ce souvenir est un rappel que la liberté d'appartenance à des idées n'est pas une chose acquise et qu'il faut se battre pour la défendre.

Une autre raison de nommer le journal G.A.M.M.A. réside en sa similitude avec la lettre grecque. La lettre se retrouve dans plusieurs domaines, dont en mathématique où elle possède une fonction (la fonction gamma) qui prolonge la fonction factorielle à l'ensemble des nombres complexes, tout comme le journal prolonge les discussions factuelles à l'ensemble des individus complexes de la FLSH.

Pour les amateurEs d'étymologie: la sonorité de la lettre « gamma » vient du mot « gammal » en phénicien qui veut dire chameau. Le chameau, tout comme la classe ouvrière et défavorisée, est utilisé par son maître. Bien qu'il ait à résister à des conditions de travail accablantes et à un mode de vie créé pour répondre aux besoins des supérieurs, le chameau sait s'adapter et cumuler un bagages de ressources pour subvenir à ses besoins.

Raison d'être de la G.A.M.M.A

Ce journal existe pour offrir aux étudiantEs un espace de création littéraire et idéologique dans lequel tous et toutes peuvent partager leurs savoirs, leurs opinions, leurs blagues et tout sujet qui confrontent leurs valeurs ou mettent à mal une cause qui leur tient à cœur, et ce, sans jamais garder de registre à votre égard. Il se qualifie comme un journal guerrier en guerre contre toute forme de domination, de répression et d'exclusion.

Surprenez-nous, surprenez-vous, dégourdissons- nous, écrivez- nous!

Solidairement vôtre,

LE

G.A.M.M.A.

SPEAK AUSTERITY

Par: Ann-Sophie Guertin-Fleurent

Speak austerity d'un creux de l'âme, d'une identité brumeuse, d'un peuple amalgamé

Speak austerity de mes yeux brûlés, de mes lèvres brodées, d'une main fermée

Speak austerity d'une dirigeante contournée

Speak austerity d'une masse étouffée

SPEAK AUSTERITY, osti

Privatise mon âme, censure la raison, lobotomise le bonheur

Réduit l'orgasme, augmente le rendement, coupe à blanc
Je te donne mon X pour ta belle gueule, ta promesse, l'affiche

Je te donne mon X si tu coupes nos Couilles, nous automatises, **I WANT YOU**

I WANT YOU, d'être le bon

I WANT YOU, hydrocarburens ensemble

I WANT YOU, TO SPEAK AUSTERITY

Ligote-moi les poignets, cravache moi l'épiderme et soumission intellectuelle

Speak austerity, même au lit

So 50 shades of austerity

Réduit-moi au néant, automatise le quotidien, décide tout
En désobéissance, punis-moi, redirige-moi, montre-moi la voie

Du poivre dans l'iris pour souper?

Pensons immédiat, profit

Fuck l'autre génération, #yolo qui disent

Speak austerity, enfante-moi d'un avenir sans dettes

Un espoir gris, une incompréhension souhaitée, une démocratie ridiculisée

Une mentalité desséchée, un écart accentué, des services cisailés

L'éducation j'en ai plus besoin, j'ai toi pour penser

Speak austerity, quand je compte mes cennes pour l'équilibre collectif

Érotisation de ma douleur, perversion de mon identité, mutilation du public

Sadomasochisme d'un politique sévère?

Ça fait tellement mal que c'est bon

Ça fait tellement mal que je ne sens plus rien

Ça fait tellement mal que **SPEAK AUSTERITY**, osti

Encore, plus fort, encore, encore, jusqu'à la mort
La mort d'une nation, d'une idéologie, d'un fantôme

Il sent bon ton parfum corrompu collé à ma peau

Urine sur mon diplôme, montre-moi le droit chemin

Speak austerity à l'enfant gâté que je suis

Speak austerity à mes semblables dans la rue

Matraque-moi la révolution, divise le contrat social, responsabilise-nous

J'avais des projets de grandeur, maintenant j'ai toi

Donne une raison à mon être-là

Un but radical, un chemin tracé, une liberté restreinte

I WANT YOU

Et nous serons invisibles, cernés dans nos iniquités

Et nous serons soumis au Tout-Puissant

Et nous serons des larves de nous-mêmes

Et **WE WANT YOU TO SPEAK AUSTERITY**

C'est assez

IT'S OVER

Le mot de passe, c'est quoi?

J'ai la chair rougie, endolorie, qui crie une résurrection

I DON'T WANT YOU TO SPEAK AUSTERITY ANYMORE

Plus jamais



Les examens comme objectif du système d'éducation

Par: Alexandre Rainville

Les objecteurs de consciences ont refusé de participer à la guerre. De mon côté, je cherche à refuser la stupidité à laquelle oblige le dogme des universités. Pour plusieurs, l'idée que des personnes qui atteignent l'université en raison d'un avantage socio économique certain ou encore l'idée de devoir aller à ses cours pour passer les examens pour avoir de bonnes notes (et ce, afin de pouvoir aller à la maîtrise ou de rentrer dans tel ou tel programme contingenté) sont devenues un impératif si puissant que la pensée critique devant ces examens, et même l'action critique devant ces examens et cette structure, est impossible.

Combien de fois il m'a été martelé que mon but était d'obtenir de bonnes notes ? Et sous combien de manières différentes la reconnaissance de l'« excellence » se retrouve t elle ? Que ce soit en félicitant les meilleures notes, que ce soit en comparant les notes lors des pauses, que ce soit en insistant sur l'importance de la cote R ou des notes dans le bulletin, des examens ou de toute autre forme d'évaluation... Assez de fois pour qu'arrivé à l'université, il ne reste qu'un impératif qui rythme la vie et qui s'actualise dans les examens de mi session et de fin de session. Et ce système hégémonique s'applique partout, dans toutes les universités et dans tous les programmes, et ce, aussi différents soient ils. Entre temps, les professeurs ne font que « voir de la matière » pour pouvoir remplir ces examens de questions, comme s'il s'agissait de simples formulaires à remplir pour obtenir une note.

Les examens comme objectifs du système d'éducation.

Que ce soit au cégep ou à l'université, toujours, le stress et la charge de travail supplémentaire viennent avec les travaux à remettre et les examens. Pourquoi le travail de l'étudiante ou de l'étudiant ne devient important que lorsqu'il est évalué. Pourquoi ça ? Pourquoi le système d'éducation serait il construit de sorte que soit intériorisé que le but de la présence à l'université soit de réussir aux examens (et de bien réussir, qui plus est). Pourquoi l'université est elle devenue la distributrice à crédits qu'elle est maintenant ? Ce que l'étudiante ou l'étudiant achète lorsqu'elle ou il paie ses frais de scolarité, ce sont des crédits, et non pas un apprentissage.

Une des plus belles preuves de cette situation est l'attitude des étudiantes et des étudiants lors de grèves. Les personnes qui ont demandé des injonctions à la cour pour pouvoir participer à leurs cours n'ont jamais exigé que la matière soit revue lors de la fin de la grève, mais uniquement que les cours manqués n'influencent pas sur la possibilité d'obtenir les crédits et qu'aucun retard ne soit pris dans le cursus des études des étudiantes et des étudiants. Personne n'a plus le souci d'apprendre à l'université, ou, si c'est le cas, ce n'est pas le premier souci. L'objectif est de passer les examens avec les meilleures notes possible pour pouvoir passer au niveau supérieur d'éducation jusqu'à l'obtention du diplôme souhaité.

Et cela, les professeurs et chargés de cours l'ont bien intériorisé. Combien de temps consacrent ils à la réalisation des examens ou à la préparation de ceux ci ?

Combien de cours sont devenus des préparations à l'examen plutôt que

l'exploration d'un morceau de savoir ?

Combien de périodes d'examen sont elles devenues de simples formulaires, de simples feuilles où une étudiante « consciencieuse » ou un étudiant « consciencieux » peut en remplir les cases avec des informations mémorisées par cœur? Ou avec une rhétorique ou une structure d'analyse calquée sur ce que toutes et tous savent être le désir de la personne enseignante ?

Combien et comment les stratégies réelles pour réussir sont elles devenues plutôt une compréhension de la façon dont le ou la prof va évaluer plutôt que de la façon dont il est possible d'explorer un champ du savoir?

Retour au savoir

La fonction première que devrait avoir l'Université comme institution est de recueillir, d'explorer et de transmettre le savoir. Pas d'évaluer comme des formulaires pour savoir qui sera « capable » d'obtenir le diplôme qui la placera ou le placera au dessus de la mêlée dans le système hiérarchique dans lequel se battent les membres de la classe moyenne haute et de la petite bourgeoisie. (Puisqu'il est évident que l'université n'est pas faite pour tous, les trop pauvres vivant dans des milieux qui rendent moins favorables l'accès à l'université, et les trop riches, pour leur part, n'en ayant pas réellement le besoin, y « réussir » n'est donc pas un réel enjeu. Mais, oui, il y a toujours des exceptions.)

Esprit critique développé, réflexion sur les divers aspects de nos sociétés et ouverture vers le monde, voilà l'exemple de choses qui manquent cruellement aux universités québécoises actuelles. Nos sujets d'étude devraient nous permettre, lorsque nous sommes rendus au niveau de ce piédestal du

savoir que devrait être l'Université, de voir ailleurs qu'uniquement notre situation, mais c'est rarement le cas...

Des centres de savoir ? Mon œil. Pas dans sa forme actuelle. Le savoir est oblitéré, caché par d'innombrables problématiques. Il est possible de passer nombre de cours sans faire le moindre effort. On n'a plus besoin d'apprendre lorsqu'on est à l'université. Une belle formule a fait son apparition vers les années 2000 : l'économie du savoir. J'ai l'impression que ces mots n'ont pas été utilisés à leur juste valeur. L'université, désormais, fait l'économie du savoir, s'en passe, puisque maintenant, tout ce qui compte, c'est un haut taux de diplomation (ce qui rapporte plus d'argent aux universités), un grand nombre d'inscrites et d'inscrits (ce qui influence aussi l'entrée d'argent de la part du gouvernement) et un grand nombre de publications pour les chercheurs universitaires déjà diplômés (impact sur la notoriété et sur l'argent). Il devient impératif d'évaluer pour « faire passer », pour avoir de l'argent.

Quiconque veut aller à l'université pour apprendre n'a aucune place. Les examens ne servent plus à évaluer, mais plutôt à trier les personnes. Les cours ne servent plus à apprendre, mais plutôt à préparer à l'examen.

Ce que devrait être l'Université

J'aimerais aller à mes cours pour apprendre des choses plutôt qu'apprendre à faire des examens.

J'aimerais aller à l'Université pour y lire des livres qui me permettront de faire avancer ma réflexion.

J'aimerais aller à l'Université pour échanger avec des cerveaux sur des enjeux actuels intéressants et importants.

« Pendant ce temps, “ des perles incontrôlables suintent hors de nos murs”, comme l'écrivait Borduas dans une formule qui s'applique à l'effet néfaste de tout dogme : l'exclusion. De (trop) rares étudiant[E]s refusent d'être ainsi réquisitionnés, car leur idéal est atteint au cœur; ils vivent une rupture qui, pour les administrateurs [et administratrices], se calcule en perte de diplomation, tandis que pour ces évadé[E]s de la conscription, c'est l'éclatement de ce qui, au lieu d'être un idéal achevé, se mue en vaste industrie de la connaissance, en grosse business, “grande surface” de la diplomation. »

La nouvelle université guerrière, Pierre Hébert.

J'aimerais pouvoir apprendre sur les sujets qui m'intéressent dans tous les domaines sans avoir à suivre des cours qui sont « nécessaires » pour l'obtention de mon diplôme, mais plutôt choisir des cours qui sont nécessaires à mon développement intellectuel en tant que personne.

J'aimerais pouvoir explorer et tester, inventer et créer, faire s'exprimer mon intellectuel et l'épanouir sans être restreint par des barrières administratives ou par l'impératif des évaluations.

J'aimerais que l'Université soit autre chose qu'une fabrique à travailleuses et à travailleurs qualifiés, mais formatés.

J'aimerais que l'Université soit autre chose qu'une continuité du lavage de

cerveau, qui a été amorcé dès la plus tendre enfance, et devienne plutôt une place de libération.

Non, les problèmes sociétaux et structurels de la société n'ont pas à être reproduits à l'Université.

Non, l'Université avec un grand U, celui qui est rêvé et dans lequel plusieurs n'entre que l'université, sans panache et sans réelle raison d'être.





Garder son opinion pour soi

«C'est ton opinion, j'ai la mienne. Du moins, c'est ce que je pense.»

Par: Jordan Girard

Aucune pente glissante, *ad hominem* ou *appel à la majorité* n'est aussi préjudiciable au dialogue que cette phrase, ainsi que celles exprimant la même idée. Cette forme précise d'affirmation, que j'appellerai *Appel à la position personnelle*, couronne tous les autres sophismes et parallogismes. Si ces derniers sont entraves au dialogue, l'appel à la position personnelle est un véritable frein, un tueur d'arguments et un terrible monstre mangeur de progrès. Voici pourquoi.

Analyse conceptuelle

« Dialogue » est composé de deux parties, en l'occurrence le radical « *logos* » (parole) et le préfixe « *dia* » (à travers). Sa signification étymologique est donc « la parole qui traverse ». Wow, vraiment clair! – Je sais, j'en conviens et j'y remédie maintenant. Si la parole traverse, elle doit bien traverser quelque chose et c'est ici que l'étymologie rejoint le sens commun. Le dialogue, par opposition au monologue, suppose généralement un discours entre deux personnes ou plus. On pourrait le concevoir comme une suite de monologues, mais cette définition est contre-intuitive à quiconque sait faire usage du mot, principalement parce que dans un dialogue, la parole pénètre l'interlocuteur ou l'interlocutrice. Tout discours dialogique suppose l'intersubjectivité.

On énonce ce que l'on tient pour vrai, on rend compte de ce qui nous semble être un état de fait et notre interlocuteur ou interlocutrice en fait de même. Dans l'éventualité où les croyances sont les mêmes, le dialogue prend fin. S'il s'avère qu'elles diffèrent l'une de l'autre, on

cherche à convaincre et l'on parle alors d'une discussion. Peu importe que cette discussion ait ou n'ait pas lieu, et indépendamment du degré de rigueur de celle-ci, le dialogue suppose, de par sa nature, *une bonne réponse*.

L'appel à la position personnelle

Le problème avec l'*appel à la position personnelle* ainsi que la raison pour laquelle il constitue la pire faute que l'on puisse commettre dans un dialogue s'expliquent de deux manières. La première est que toutes les fois qu'une phrase ressemblant à « J'ai mon opinion, tu as la tienne » est prononcée, la position des parties se voit encapsulée sans possibilité de percer sa cloison pour pénétrer celle d'autrui. Les individus commettant une telle faute se condamnent à un langage égocentrique propre aux enfants d'âge préscolaire qui, tenant des propos sur leur personne, n'entendent jamais vraiment ce que leurs camarades expriment, car ce ne leur était d'ailleurs jamais vraiment destiné. Dans ces cas, aucune synthèse n'est possible : le dialogue privé de l'intersubjectivité n'est autre que plusieurs monologues sur un même sujet.

En outre, l'*appel à la position personnelle* prive le dialogue de sa fin première consistant à l'atteinte d'une bonne réponse. Lorsqu'un argumentaire se termine par « mais c'est mon opinion », on neutralise ses propos en leur enlevant toute fécondité. On suppose que toutes les opinions se valent et on instaure par le fait même un relativisme aussi dangereux que contradictoire. Effectivement, le simple fait d'avoir une opinion suppose ou bien qu'on la considère meilleure qu'une autre, ou bien qu'on n'en ait jamais entendu qu'une seule, en quel cas il est d'une grande imprudence de la partager. La dernière option écartée, c'est faire violence à ses propres convictions que de

les mésestimer de telle sorte qu'on les déclare impropres à être adoptées sitôt qu'elles sont partagées. Ce manque de respect envers soi-même se transpose chez autrui lorsque, lui disant que « c'est son opinion », on ne lui attribue pas la possibilité d'avoir offert une réponse plus juste que la nôtre. Bien en deçà du *respect de l'opinion d'autrui*, l'*appel à la position personnelle* corrompt l'âme du discours et dévalorise le plus brillant des propos.

Mon opinion ou mes goûts?

Il faut bien entendu savoir différencier l'opinion du goût. Préférer la lasagne au spaghetti tient du goût, alors que le choix de voter pour tel ou tel parti se rapporte à l'opinion. On ne peut rationnellement débattre de la supériorité gustative d'un met sur l'autre. Quiconque voit un débat de cet acabit s'engager est sans doute légitimé d'utiliser l'*appel à la position personnel*. Pourquoi? Parce qu'aucune violence n'est faite à autrui ou à soi-même. On ne prive pas le discours sur le goût de son pouvoir pénétrant, puisqu'il n'en possède tout simplement pas.

Le goût est subjectif en sa nature même. Il se rapporte à des expériences mentales, physiques ou sentimentales dont on ne peut rendre compte objectivement. Ce que je ressens en voyant du rouge, ou plutôt mon appréciation qualitative de cette sensation, ne pourra jamais être partagé avec exactitude. Je ne peux pas transmettre mon amour du rouge par des mots. Le débat de goût est donc essentiellement stérile; il n'y a pas de *bonne réponse*. Ainsi, la position des parties est déjà bien étanche et il est impossible de la percer. L'*appel à la position personnelle* est alors un moyen d'économiser ses énergies, mais également et surtout de ne pas perdre son temps. Par opposition au discours d'opinion, une conversation sur des goûts est toujours

LE

G.A.M.M.A.

et exclusivement composée de plusieurs monologues.

Mettre sa gêne et son orgueil de côté Pour un dialogue sain valant la peine d'être poursuivi, il ne faut pas avoir peur de partager son opinion, supposant que l'on ait des raisons de penser comme on le fait. Il ne faut pas non plus être orgueilleux et se protéger par l'appel à la *position personnelle* sitôt qu'on est dans l'embarras. Les théories scientifiques ne sont d'ailleurs pas énoncées avec gêne ou orgueil. Le scientifique propose une théorie répondant à des problèmes, le nouveau paradigme oriente les recherches et lorsque de nouveaux problèmes surgissent, on remplace l'ancienne théorie dès qu'une autre répond à plus de problèmes de manière satisfaisante.

Descartes avait proposé une physique mécaniste où tout s'expliquait par contact direct. La vision mécaniste répondait presque entièrement aux questionnements issus des observations faites à l'époque et fut donc, pendant longtemps, la théorie admise. Quand Newton fit ses observations, il vit que la théorie mécaniste était insuffisante. Il dut donc poser l'existence d'une force d'attraction réciproque et obscure entre les planètes. Une telle réponse paraissait pour le moins étrange, voire saugrenue. Newton en était conscient, il ne partagea toutefois pas sa théorie gravitationnelle avec gêne ou en disant « c'est ce que je pense, vous pouvez penser autrement ». Il le fit humblement, mais avec conviction.

Je suis conscient qu'il y a un écart entre de telles sciences et une conversation sur « Est-ce que les Ford sont plus robustes que les Dodge? ». Se tromper dans le premier cas entraîne beaucoup plus de conséquences que dans le deuxième. Les scientifiques posent néanmoins leurs théories comme ils le font parce

que c'est le meilleur moyen d'avancer. On devrait en faire de même avec la robustesse des **pick-ups**, ainsi qu'avec toute autre question. Vous croyez que les Ford sont les plus robustes? Il est possible de le dire sans orgueil, sans gêne et sans arrogance. Confrontez votre opinion, essayez de convaincre et laissez la chance à votre interlocuteur d'en faire de même. À toute question, il y a une *bonne réponse*, trouvez-la.

LA MISOGYNIE AU TRAVAIL

Par: Priscillia Kizizie Deltombe

Je travaille dans un restaurant ouvert toute la nuit. Pendant la journée, les femmes règnent sur le plancher, mais la nuit, je suis confrontée à une toute autre situation... Au début, en venant au Québec, j'avais l'impression d'être dans un pays terriblement avancé au niveau des égalités homme-femme, à tort. Venant d'un pays (la France) qui n'y est pas encore et où nous masculinisons tous les mots, ce fut une véritable surprise. Cependant, j'ai pu remarquer qu'une certaine misogynie persistait.

Par exemple, à mon travail, j'entends souvent : « Les filles par-là, nous l'autre côté », « on est encore pognés avec les filles », « toi, tu t'occupes de servir les clients, moi, je m'occupe des grosses taches », ou « ouvre un bouton, tu auras plus de *tips* ». Ce n'est rien de très grave, c'est sûr, mais si nous répétons toutes ces petites phrases avec d'autres, notamment les « elle a eu une augmentation, elle a dû coucher avec le patron » ou « tu fais ça comme une fille », puis encore « une vraie tapette »... Pourquoi est-ce mal de se faire traiter de « fille » ou de « tapette » ?

Une étude faite par Sheryl Sandberg et Adam Grant, professeur à l'Université de Pennsylvanie, a d'ailleurs démontré que, dans le monde du travail, les femmes qui

s'expriment beaucoup seraient mal vues et souvent interrompues, alors que la même façon de prendre la parole donnerait plus de crédits à un homme. Combien de femmes n'ont pas eu un poste parce qu'elles n'étaient pas assez jolies ? Ou comment se fait-il que certaines animatrices télé voient leur carrière décliner à l'approche de la cinquantaine ? Pour grimper aux échelons, un homme doit être performant, talentueux et ambitieux, alors que les femmes doivent être tout ça à la fois en plus d'être sexy.

Que se passe-t-il donc quand nous en discutons avec nos supérieurs ? Souvent, nous sommes considérées comme des hystériques ou directement « traitées » de féministes... Hum, en quoi est-ce mal d'être féministe ?

J'ai ainsi commencé à me renseigner afin de trouver un élément de réponse à cette misogynie au travail : d'après une autre étude faite par Michael Kasumovic et Jeffrey Kuznekoff qui est basée sur le cyber harcèlement, les hommes au faible statut et aux performances faibles sont hostiles envers leurs compétitrices. Ils ajoutent que les femmes au statut élevé sont « une menace » aux hommes au statut inférieur. Le fait d'être hostile envers une femme viserait à miner son estime personnelle tout en confortant la perception de dominance.

Comment lutter contre ça ? Mis à part répondre à nos détracteurs, nous ne pouvons rien faire. La loi ne nous protège pas contre ce genre de discrimination. Le Code criminel contient des dispositions à propos de discours haineux reposant sur des motifs liés à l'origine ethnique, l'orientation sexuelle ou encore l'appartenance religieuse, mais aucun sur le genre. Peut-être est-ce le moment pour les femmes de disposer d'outils légaux pour se défendre contre ce genre d'attaques ?

MOBILISATION // L'objectif du comité est d'informer, de sensibiliser et de mobiliser la communauté étudiante dans une escalade des moyens de pressions pouvant inclure la grève et l'action directe afin que les étudiantes et étudiants se joignent à la lutte contre l'austérité.

Activités à venir :

Panel sur les conséquences des coupures à l'Université de Sherbrooke, **le 17 novembre 16h** à l'agora du carrefour de l'information.

Drop de bannière « L'éducation : la santé d'un peuple » **jeudi le 5 novembre à 9h30** devant le pavillon A4.

Rejoignez nous sur Facebook : **Comité Mobilisation Ageflesh.**

ENVIRONNEMENT // Notre comité a pour objectif de promouvoir un mode de vie plus écologique afin de conscientiser la communauté étudiante aux enjeux environnementaux. Pour ce faire, nous organisons des activités qui invitent à la réflexion pour passer ensuite à l'action autant individuellement que collectivement.

Activités à venir :

Diffusion du documentaire « Chercher le courant » **le 3 octobre.**

Friperie (vers la **fin novembre**)

Marche sur le climat à Sherbrooke **le 29 novembre.**

Pour plus de détails sur les activités à venir et pour nous faire part de vos idées, visitez notre page Facebook : **Comité environnement de l'AGEFLESH.**

FEMMES // Réunions **les jeudis de 12h à 13h.** Venez discuter avec nous et participer à l'organisation d'action et d'activités de sensibilisation!

Activités à venir :

Conférence «Femmes autochtones, femmes Inuites : perspectives sur le développement du nord». Présentation par Magalie Quintal-Marineau. **Le 5 novembre à 12 :00** au A6-3003.

Conférence d'Aurélié Lanctôt concernant les impacts de l'austérité sur les femmes. **Le 24 novembre sur l'heure du midi**, local à annoncer.

D'autres activités sont à annoncer, entres autres : soirées documentaires, midi-discussion, etc.

AGEFLESH // L'AGEFLESH est un syndicat étudiant militant. Basé sur le syndicalisme de combat, elle œuvre dans les champs d'action de l'éducation, de la défense des droits, de la représentation, de l'information et de la formation. Sa mission est de Promouvoir, développer et protéger, par tous les moyens à sa disposition, les intérêts matériels, professionnels, culturels, pédagogiques et sociaux des étudiantes et étudiants de la FLSH.

Activités à venir :

Manifestation nationale à Montréal avec transport organisé par l'AGEFLESH **le 5 novembre.**

Conseil régionale d'information et de mobilisation étudiante (CRIME) **le 7 et 8 novembre** à Sherbrooke, voir événement Facebook.

À noter que votre association à besoin de vous pour aider le comité ad-oc en ce qui concerne la recherche de fonds pour les procédures juridiques.

Pour des questions, des discussions ou des idées de projet, passez nous voir au local **A4-053.**